



sur des motifs communs aux lais anonymes (pour *Melion et Bisclavret* : Noah D. GUYNN, « Hybridity, Ethics and Gender in Two Old French Werewolf Tales », dans Peggy MCCracken et E. Jane BURNS [éd.], *From Beasts to Souls. Gender and Embodiment in Medieval Europe*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2013, p. 157-184). D'autre part, l'observation faite par M. Colombo Timelli dans son compte rendu de 2012, à propos de l'article de R. Trechler (2003) n'a pas été, non plus, considérée dans cette réimpression.

Un dernier mot sur la bibliographie sélective : en 2018, nous aurions apprécié une petite section dédiée à la webographie. Il est vrai qu'il s'agit d'une option encore controversée pour la communauté académique, mais il est certain aussi que la diffusion numérique ou électronique des sciences philologiques avance sans arrêt et que l'univers du livre ne pourra pas la contourner longtemps. Les pages web concernant les lais bretons ne sont pas trop nombreuses, certes, mais des sites comme Arlima (www.arlima.net) ou Fabula (www.fabula.org) auraient pu s'ajouter à cette excellente bibliographie sélective.

La traduction des textes conserve toute sa valeur. La révision de la ponctuation proposée par Jean Rychner permet, en effet, de remettre en valeur certains passages, comme les comptes rendus de la première édition l'ont bien signalé ; aussi, bon nombre des traductions proposées par N. Koble et M. Séguy mettent en évidence la subtilité de leur travail et la foi dans leurs interprétations, qui n'ont pas retenu, par ex., quelques observations sur la traduction et le glossaire avancées par F. Vielliard dans son compte rendu cité plus haut (par ex., sur les verbes *descopler/descoper*, p. 829).

Finalement, une nouveauté (matérielle si l'on veut, mais non négligeable) de cette réimpression de 2018 sera bien appréciée par les lecteurs, puisque son absence a été mise en évidence par tous les commentateurs de l'édition originale. Les titres de chaque lai sont cette fois introduits dans les hauts de page qui correspondent, ce qui rend bien plus aisée la recherche d'un fragment ou d'un épisode concret dans ce gros volume.

Cette réimpression offre donc quelques nouveautés par rapport à l'édition et traduction des lais bretons de 2011, et remet aussi en actualité l'imperfection de nos connaissances sur beaucoup d'aspects dans ces textes. En particulier, la relation entre chant-lyrisme-narration, que l'on évoquait plus haut, mériterait une attention renouvelée. Comme pour les pièces de la Foire au XVIII^e s., ou pour la transformation du *vaudeville* au siècle suivant, le rythme, la mélodie

et la parole forment un seul et même message qui devrait nous faire mieux comprendre chacune de ces délicieuses aventures d'amour et de légende.

Julián MUELA EZQUERRA.
Département de philologie française.
Université de Saragosse (Espagne)

Pierluigi LICCIARDELLO (éd. et trad.), *La "Passio" di san Donato vescovo di Arezzo*, Florence, Sismel (Testi mediolatini d'Italia, 45), 2018.

La Sismel poursuit avec un rythme soutenu l'édition de textes anciens, et en particulier de textes hagiographiques dans des publications d'une qualité remarquable (voir récemment : Riccardo MACCHIORO, *Le redazioni latine della «Passio Tryphonis martyris»*. Traduzioni e riscritture di una leggenda bizantina, Florence, Sismel [*Quaderni di hagiographica*, 16], 2019), en particulier dans la collection *Edizione nazionale dei testi mediolatini d'Italia* où paraît ce volume qui a déjà été suivi de deux autres pour la seule année 2018 (Silvia NOCENTINI [éd.], *Le Passioni di san Miniato martire fiorentino*, Florence, Sismel [*Edizioni nazionale dei testi mediolatini*, Serie I, 25], 2018 et Antonella DEGL'INNOCENTI, Paolo GATTI et Christian GIACOMOZZI [éd.], *Le agiografie dei martiri Sisinnio, Martirio, Alessandro e di Romedio eremita*, Florence, Sismel [*Edizione nazionale dei testi mediolatini d'Italia*, Serie II, 22], 2018). C'est dire combien le dynamisme des études hagiologiques en Italie se fonde aussi sur de solides éditions, condition *sine qua non* pour saisir l'importance qu'eut la littérature hagiographique dans la société médiévale.

Ce volume consacré au dossier hagiographique de l'évêque Donat d'Arezzo est dû à l'érudition impeccable du meilleur spécialiste de l'hagiographie arétine. Il fournit non seulement l'authentique texte des trois principales passions du saint mais aussi une étude approfondie de leur transmission ainsi qu'un commentaire très utile et clair qui en fait désormais un ouvrage indispensable sur un saint italien dont les textes ont été largement diffusés. On dispose en effet d'environ deux cents manuscrits portant un texte relatif à cet évêque mort en 362. Inscrit au 7 août dans le martyrologe hiéronymien et le sacramentaire gélasien, Donat est surtout connu des *Dialogues* de Grégoire le Grand pour le miracle du calice reconstitué après avoir été brisé. Grégoire le Grand a-t-il eu sous les yeux un récit hagiographique ? Cela a été supposé mais ce texte n'a pas été conservé : tous ceux étudiés par Pierluigi Licciardello sont postérieurs.



Une première partie distingue les différentes versions de la passion du saint et démêle l'écheveau de la constitution des différentes strates narratives qui fondent sa mémoire hagiographique depuis les plus anciens textes jusqu'aux légendiers abrégés de la fin du Moyen Âge. Une première Passion (*BHL* 2289), éditée pour la première fois par Mombricitus dans son *Sanctuarium* en 1480, est connue dans différentes versions diffusées dans les manuscrits de l'époque carolingienne au XIII^e s. Elle fait du saint un jeune homme éduqué à Rome, réfugié à Arezzo à cause de l'arrivée au pouvoir de Julien l'apostat. Avec le moine Hilarian, le saint fait plusieurs miracles puis est élu évêque. Il est ensuite arrêté et martyrisé. Ce texte réécrit probablement la version qui a servi à Grégoire le Grand et a sans doute été augmenté par la suite. Autrefois daté du second quart du VI^e s., ce texte doit être plutôt daté de l'époque lombarde, au tournant des VII^e et VIII^e s., au moment où le saint apparaît pour la première fois comme patron de son diocèse. La rédaction de ce texte accompagne alors la reconstruction du siège épiscopal en lui donnant une histoire glorieuse, avant 735, date à laquelle Bède l'intègre dans son martyrologe. Ensuite, à l'époque carolingienne, cette première passion connaît une évolution avec l'apparition de 3 versions, qui dépendent toutes d'un ancêtre commun : après avoir indiqué la localisation des manuscrits qui les porte, l'éditeur donne dans un tableau synoptique les principales variantes. Adon de Vienne a encore eu sous les yeux une autre version de ce texte, mais il fait d'Hilarian le martyr d'Ostie mentionné dans la *Passion de Gallicanus* : il semble que le texte porté dans le *Liber de natalitiis*, grande collection prisée des abbayes cisterciennes de la région parisienne aux XII^e et XIII^e s. soit celui qu'Adon ait connu. À cette première passion enfin, il faut rattacher la version *BHL* 2294b écrite au début du XIII^e s. pour prouver que les reliques possédées par l'église suburbaine située sur la colline de Pionta sont bien authentiques.

Une deuxième passion insère la passion d'un autre Donat, le saint d'Evorea dans l'Épire. Ce dernier est connu dès le V^e s. par Sozomène et ses reliques sont transférées à Corfou en 603. Une passion grecque (*BHG* 2111-2112) fait l'objet d'une traduction latine avant le début du IX^e s. (*BHL* 2304, transmise dans 57 manuscrits). À cause de l'homonymie, il y a eu dès l'époque carolingienne une contamination entre les deux dossiers sous différentes formes, d'où l'existence de six familles (*BHL* 2293, A, B, C, une famille belgico-rhénane et une dernière attestée par cinq manuscrits ombriens) finement analysées

grâce à des tableaux synoptiques montrant les différentes variantes.

Enfin, la troisième Passion est née à Arezzo du fait de l'existence de récits discordants : il fallait un nouveau texte qui dépasse les ambiguïtés des passions préexistantes (*BHL* 2294). Cette réécriture accompagne le renouveau architectural et liturgique arétin de l'an Mil : une messe et un office sont en outre rédigés, transmis dans des manuscrits du XI^e s. Pierre Damien a eu sous les yeux ce nouveau récit hagiographique pour composer l'un de ses sermons. Dans ce nouveau texte, la relation entre Donat et Julien l'apostat est creusée, tous deux étant éduqués à Rome par un certain Pigmenius. Le moine Hilarian est identifié avec l'ermite de Gaza du même nom. Signe du succès de cette entreprise éditoriale, le texte est copié dans une soixantaine de manuscrits. Cette première partie s'achève avec une très fine étude linguistique des textes permettant de préciser les techniques de réécriture employées. Enfin, un tableau récapitulatif et un *stemma* synthétisent très clairement les différentes étapes de rédaction et de réécriture de ce texte, depuis la *Vita* disparue du VI^e s. jusqu'à l'abrégé camaldule de la troisième passion au XIII^e s.

La deuxième partie est exclusivement consacrée à la présentation de la tradition manuscrite et fournit une liste exhaustive des manuscrits repérés et vus par l'a. en fonction des différentes familles. Les manuscrits ayant été utilisés pour l'édition critique sont suivis d'une description sommaire et d'un renvoi bibliographique. Cet outil est particulièrement précieux et permet notamment de mesurer la richesse des manuscrits hagiographiques de l'Italie centrale aux XI^e-XII^e s. que Guy Philippart avait déjà souligné : par leur ampleur, les légendiers sont alors uniques à l'échelle occidentale (Guy PHILIPPART, *Les légendiers latins et autres manuscrits hagiographiques*, Turnhout, Brepols [Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 24-25], 1977). Le récent inventaire des fonds hagiographiques de la bibliothèque laurentienne à Florence, bien évidemment utilisé ici permet encore de renforcer ce constat (Rossana GUGLIELMETTI, *I testi agiografici latini nei codici della Biblioteca Medicea Laurenziana*, Florence, Sismel [Quaderni di Hagiographica, 5], 2007). Pour certains des manuscrits portant des versions non éditées ici, l'a. transcrit de larges extraits. Ainsi la famille C de la seconde passion du saint, portée par six manuscrits entre le IX^e et le XIII^e s. utilise la première passion du saint dans laquelle ils insèrent la Passion de Donat d'Evorea avec ou sans son prologue, comme c'est le cas du légendier de Moissac qui a accueilli ce texte dans sa partie la plus tardive, du XII^e s. (et non du XI^e s. comme



l'écrit l'a.). À ces six manuscrits, l'éditeur propose d'en adjoindre six autres qui portent la trace d'une réécriture qui les différencie de cette tradition. Deux d'entre eux, dans lesquels le pape qui consacra Donat est prénommé Julien constituent avec le légendier du xv^e s. de Saint-Victor de Paris une sous-famille : il s'agit des ms. BnF lat. 5306 et BAV, Borgh lat. 297 tous deux du xiv^e s. dont de larges extraits sont transcrits : le premier est l'un des deux tomes d'un légendier franciscain de Toulouse très proche du modèle du légendier de Moissac (qui donne pourtant une version différente de ce texte), tandis que le second, non localisé, porte un sanctoral qui renvoie aussi au Languedoc. Ces manuscrits, bien qu'apparentés, ne comportent pas pour Donat des textes identiques : les pages que leur consacre l'éditeur sont donc particulièrement précieuses pour contribuer également à reconstituer l'histoire des collections qui ont circulé dans le Midi de la France.

Face à une telle profusion de versions, la philologie stemmatique est-elle applicable ou faut-il considérer chaque copie comme une version du texte ? Avec prudence et finesse, l'éditeur trouve une voie à même de fournir une édition critique tout à fait lisible en éditant la première passion, la famille A de la deuxième et la troisième passion. Comme les scribes des manuscrits n'ont pas hésité à intervenir sur le texte, le travail était particulièrement difficile mais dans le chapitre intitulé « prolégomènes à l'édition critique », l'a. justifie très clairement la constitution de ses *stemma* en s'appuyant notamment sur les fautes ou les innovations communes. L'édition critique de chacune des versions est accompagnée d'une traduction enrichie de nombreuses notes dans lesquelles on trouvera un riche commentaire où se mêlent questions philologiques, linguistiques ou encore indications historiques.

On dispose donc désormais d'une édition de qualité pour le dossier d'un saint dont le culte fut somme toute très localisé mais dont les récits connurent une diffusion importante à l'échelle de l'Occident. Ce sort fut partagé par bien d'autres textes hagiographiques et on souhaite qu'à l'avenir, ils soient plus nombreux à faire l'objet de travaux comparables.

Fernand PELOUX.
Université de Namur

Mine, métal, monnaie, Melle, M. BOMPAIRE et G. SARAH (dir.), Genève, Droz (École pratique des hautes études. Sciences historiques et philologiques, 5), 2018.

Comme son nom l'indique, l'ouvrage porte sur les mines de Melle mais va bien au-delà car il aborde aussi l'exploitation de l'argent en Occident au Moyen Âge. Il regroupe les actes d'un colloque qui s'est déroulé à Paris à l'École pratique des hautes études en septembre 2011. Il comprend une préface, une solide introduction de Marc Bompaire et vingt communications en français, en anglais et en italien. Il s'organise en trois ensembles d'ampleur inégale, le premier intitulé « Mine, métal, monnaie », le deuxième « L'argent des Francs et autres monnayages du haut Moyen Âge » et le dernier « Perspectives et conclusions ». Il n'est pas aisé de rendre compte d'un ouvrage aussi dense et varié et nous nous excusons d'emblée du côté « catalogue » de cette recension.

La première partie « Mine, métal, monnaie » est axée sur le métal. Il s'agit d'une bonne approche, très technique, sur les rapports entre mine, minerai et monnaie dans l'Occident médiéval, avec un focus sur Melle mais de multiples autres exemples qui permettent des parallèles très riches. De nombreux graphiques et cartes apportent des éléments intéressants de comparaison. Melle est au cœur des préoccupations de Florian Téreygeol, qui propose une approche historico-archéologique et, associé à Adrien Arlès et Guillaume Sarah, questionnent l'extraction du plomb d'après des exemples archéologiques et de reconstitution d'archéologie expérimentale. Les éléments-traces, qui peuvent permettre de localiser l'origine minière du métal, fédèrent trois textes de Jean-Paul Deroin, qui essaie de quantifier le stock d'argent, d'après les éléments-traces des minerais de l'espace français, de Justine Bayley, qui se penche sur les ressources en plomb de la Grande-Bretagne alto-médiévale et d'un collectif de chercheurs qui étudie des galets de verre au plomb carolingiens grâce à des analyses isotopiques. Giovanna Bianchi et Alessia Rovelli étudient la production minière et monétaire en Toscane aux VIII^e-XI^e s. et Michael Matzke les rapports entre frappe monétaire et districts miniers dans le sud-ouest de l'Allemagne.

La deuxième partie est plus axée sur la numismatique. François de Callatay met en perspective les masses monnayées au haut Moyen Âge avec les mondes gréco-romain et byzantin. En 16 pages, il s'agit plus d'un exercice de style que d'une véritable étude historique mais l'article ouvre des perspectives intéressantes en matière d'estimation des productions

